

Ce n'était là pourtant que la moitié de la mission de Rose, et sans doute la moins difficile. Les hommes tiennent moins au péché, c'est-à-dire aux passions de la chair, qu'aux passions de l'esprit, à leur jugement, à leurs préjugés, à leurs opinions politiques. Depuis plus d'un siècle l'Italie était divisée en deux partis, qui poussaient jusqu'à la lutte sanglante le désir de triompher. En face du parti national, qui sous la conduite du Pape, luttait pour conserver à la Péninsule son autonomie et à l'Eglise son indépendance et sa liberté, se dressait le parti des empereurs allemands, qui de défenseurs et de pupilles de la Papauté, s'en étaient faits dans un but d'ambition démesurée les adversaires et les oppresseurs. A la tête du parti allemand se trouvait alors Frédéric II. Il était redevable au Saint-Siège de sa couronne et de la conservation de ses Etats. Mais il avait oublié tous ses devoirs, trahi tous ses serments et même, disait-on, renié la foi du Christ. Ses armées avaient envahi le Patrimoine de Saint Pierre, en avaient ravagé la partie septentrionale. Le Souverain Pontife, Innocent IV, avait dû prendre le chemin de l'exil. Le parti nationaliste ou guelfe était pauvre ; il se composait surtout des gens du peuple, qui n'ayant rien à gagner à changer de maîtres, ne voulaient point voir le sol de la patrie foulé par des tyrans étrangers. Le parti impérialiste ou gibelin était au contraire puissant en hommes et en ressources, et les grands seigneurs, tous plus ou moins désireux de se tailler un domaine sur les biens patrimoniaux de l'Eglise, donnaient leur adhésion à l'empereur mécréant.

Rose, pauvre, croyante, était naturellement nationaliste. Et la mission qui lui était confiée par Dieu était précisément de faire rentrer ses concitoyens sous l'obéissance du Pape.

Chose étrange à ne la considérer qu'avec des yeux humains, mais qui semble toute simple à qui connaît la conduite de Dieu dans les événements de ce monde, ce fut la petite pauvre qui triompha du puissant empereur.